

[...]

Dans le monde des SDF, ce qui me peinait le plus, c'était l'absence de solidarité. Chacun pour soi, chacun dans son coin, pas d'amitiés. Il y avait un grand obstacle à ce que j'aie vers les autres : je me refusais obstinément à sombrer dans l'alcool, même quand il faisait très froid. Jamais touché à la drogue non plus. Le refus de ces voies de fuite m'a sauvé, pour sûr.

Que j'ai été un homme seul, dans mes années de rue ! Mais j'ai su m'adapter (question d'accoutumance, tant j'avais vécu des situations plus difficiles). Et puis il y avait les journaux ramassés de-ci de-là ; j'aimais les lire, ils étaient mon refuge. Prendre connaissance des nouvelles, cela m'intéressait, me faisait travailler la tête, et m'aidait à passer le temps. De façon bizarre, je crois même que la solitude m'a soutenu, comme une forme de dopage. Parce que j'étais porté par une conviction : par rapport à ce que j'avais vécu mon sort actuel vaudrait toujours mieux. Ce sentiment étrange, avec qui aurais-je pu le partager ?

Le grand problème, c'était la sécurité dans mon sommeil. Me défendre, si nécessaire, n'était pas un problème pour l'ancien athlète. Parce que les voleurs étaient souvent alcoolisés ou drogués, peu aptes à se battre. Et puis j'avais sur moi un couteau, et toujours un long bâton à portée de main. Mais voilà, il fallait quand même dormir ! Alors je plaçais mes biens les plus précieux dans un sac sous ma tête. Forcément, ce n'était jamais un sommeil profond.

Parfois une forme de philosophie me glissait à l'esprit que sur le bitume, au pied de beaux immeubles, sans grands risques encourus, libre de mes mouvements, pouvant fumer une cigarette de temps en temps, la vie avait de bons côtés. Surtout, je pouvais manger chaque jour, grâce à quelques généreuses personnes passant par mon chemin.

Quelles raisons poussent-elles d'honnêtes gens, bien installés, à donner quelques pièces à un SDF ? Je crois que certaines conditions sont particulièrement favorables pour celui qui fait la manche. Le passant est d'abord sensible au calme qui se dégage de la personne assise là, par terre dans la rue. Il est encore mieux disposé en l'absence d'agression dans sa tenue et son comportement. Les passants réguliers, même s'ils ne donnent rien au premier abord, ne peuvent s'empêcher de le regarder, à la dérobée ; ils décèlent celui qui ne boit pas ; ils finissent par donner une première pièce. Puis, mis en confiance, dégagés de réticences ou de crainte, ils recommencent. Avec souvent le petit sourire en plus. Un sourire, cela ne coûte rien et fait plaisir à chacun, on le partage volontiers.

Les SDF qui attirent le mieux l'aide des passants sont donc ceux qui ne font pas peur. Pour ma part, la présentation jouait beaucoup. Je m'asseyais, le dos au mur, bien droit, avec un gobelet devant moi. Parmi les personnes qui prenaient la peine d'y placer une pièce ou un petit billet, je finissais par avoir des habitués. Pas à chaque fois, et pas forcément le même montant. Certains d'entre eux, un jour, finissaient par nouer une petite conversation. Puis ils y revenaient quand ils en avaient le temps. On s'en doute, leurs paroles me faisaient encore plus de bien que l'argent reçu. Quelle satisfaction quand, en plus, l'échange se terminait par une poignée de main !

La parole venait rarement dès la première fois. Par leurs questions, ces hommes ou femmes manifestaient une curiosité saine, une marque d'intérêt. Pour comprendre ma situation, et peut-être envisager ce qui pouvait être fait... Dans le fil de ces conversations, ce qui les étonnait le plus était le fait que je parvienne à rester propre. Pour moi (comme pour elles peut-être), nos échanges de paroles étaient de beaux moments d'humanité.

Ces simples passants, donateurs anonymes, je les admirais. Car ils avaient leurs propres problèmes mais m'accordaient pourtant un peu d'attention. Grâce à de tels gestes – petite pièce ou ticket restaurant – dans la rue personne n'a faim. Pouvoir dormir en sécurité, voilà plutôt le grand problème des SDF. Le combat pour rester propre, aussi. Merci, en cela, à la mairie de Paris, pour les toilettes avec lavabo gratuites pendant vingt minutes. Car devenir sale, c'est tomber dans la maladie ; alors on est vite foutu.

Quelles autres sources d'inquiétude, quand on vit dans la rue ? Aucune, contrairement à ce qu'on pourrait penser, de la part de la police. Elle nous laisse tranquille. Jamais, assis sur mon trottoir, je n'ai eu à produire des papiers ! En cas de contrôle, je donnais un nom, on ne me demandait pas de justifications. J'ignore si c'était par pure humanité face à des gens ayant déjà leur lot de difficultés, ou pour s'éviter des complications... Parfois j'ai plaisanté avec eux :

— Emmenez-moi donc en prison, je serai tranquille, et vous aussi !

— Non monsieur, ce n'est pas possible...

— Eh bien, je reste ici !

Tout cela était dit avec le sourire des deux côtés.

[...]